



Contre les pleureuses du féminisme La révolte de Camille Paglia la païenne

Par David L'Épée

À l'heure où certaines féministes rêvent de censurer Homère (et y parviennent), d'autres voudraient réhabiliter l'antiquité païenne. C'est le cas de l'universitaire païenne et lesbienne Camille Paglia, 72 ans, véritable mouton noir du féminisme américain.

Le 27 décembre dernier, le *Wall Street Journal* rapportait qu'une école du Massachusetts avait décidé de bannir *L'Odyssée* d'Homère du programme scolaire. La décision a été prise à la suite des pressions de militants SJW (*Social Justice Warriors*¹) faisant campagne pour la censure d'œuvres classiques derrière le slogan *Disrupt Texts* au nom de la lutte contre le racisme, l'antisémitisme, le patriarcat, le sexisme, l'homophobie, etc. L'article cite la romancière Padma Venkatraman qui justifie ainsi son soutien à cette cabale : « Absoudre la responsabilité d'un auteur au prétexte qu'il aurait vécu à une époque où les sentiments de haine prévalaient, cela risque d'envoyer un message subliminal selon lequel l'excellence académique est plus importante que la rhétorique haineuse, et la rend ainsi secondaire. » Homère est décidément trop blanc, trop viriliste, trop cis-

genre, trop réac pour les chastes yeux des étudiants rééduqués. Lorsque la décision a été prise par la direction de l'école, plusieurs tweets d'enseignants et d'étudiants ont applaudi à cette censure, dont Heather Levine, professeur d'anglais : « Très fière de dire que nous avons fait retirer *L'Odyssée* du programme scolaire cette année ! »

Antidote radical à la vague puritaine

En apprenant cette triste affaire d'Homère censuré, je n'ai pu m'empêcher de repenser à une autre féministe, Américaine elle aussi, mais dont l'œuvre pourrait servir d'antidote radical à cette vague puritaine. Camille Paglia, professeur de sciences humaines à l'Université des arts de Philadelphie, est donc féministe, mais également lesbienne, apôtre du traves-

tisme et du sadomasochisme, et passionnément progressiste. Elle semble donc cocher toutes les cases de l'idéologue LGBT-or, c'est au contraire comme mouton noir qu'elle s'est illustrée, prenant à rebrousse-poil tout le politiquement correct.

Elle s'est autant fait connaître en botant les fesses d'un de ses étudiants et en boxant un autre qu'en s'engageant contre l'influence du poststructuralisme et de la *French Theory* (« bidon, obscure et élitiste »). Elle est partie bille en tête contre les épigones de Michel Foucault, cet « intello glacial et ratiocinant ». Son

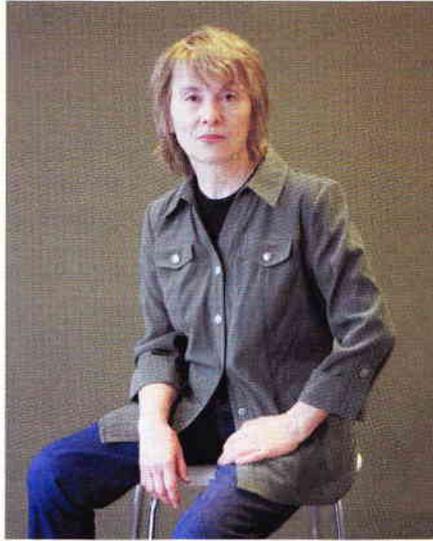
1. En savoir plus sur les *Social justice warriors*: Mark Lilla *La Gauche identitaire. L'Amérique en miettes* (Stock, 2018), Laurent Dubreuil *La dictature des identités* (Gallimard, 2019), et le documentaire sur YouTube *Evergreen et les dérives du progressisme*.

hostilité est franche : « L'Enfer de Dante, écrit-elle, a une niche réservée aux sectateurs de Lacan, Derrida et Foucault : ils bouillonnent pour l'éternité dans leur propre fange verbale. » Plus tard, elle a appelé à mettre un terme aux *cultural studies*, « mélange confus de choses diverses réunies sans la moindre rigueur professionnelle », aux *gender studies*, pseudo-science « au jargon abstrait et aux euphémismes affectés », aux *women's studies*, « autocratie corrompue introduite sans aucune considération de niveau d'exigence », aux *gay studies*, « micro-domaine sans horizon garantissant la subjectivité et les intérêts personnels » et autres *black studies*, qui ont toutes « contribué à l'apparition de la nouvelle police de la pensée qui veille à l'application du politiquement correct ».

« On assiste aujourd'hui, nous met-elle en garde, à une tentative de la part des féministes de gagner le contrôle sur la sexualité en la politisant et en matraquant à mort avec des discours totalement creux. » Au sujet des *women's studies*, elle écrit : « On ne peut qu'être scandalisé par la manière dont on endoctrine aujourd'hui nos étudiantes de premier cycle les plus douées en leur faisant éprouver une haine infantile envers des artistes majeurs aussi talentueux que Degas, Picasso et Marcel Duchamp, dont les noms, parce qu'ils sont des hommes, sont encore à peine mentionnés. » On voit ici déjà clairement ce qui la distingue des partisans de la *cancel culture* et des censeurs (censément féministes) du mouvement *Disrupt Texts* !

Loin de vouloir interdire Homère, Camille Paglia aimerait qu'on le lise davantage. Passionnée par l'antiquité européenne, elle y puise une inspiration païenne dont elle se sert comme guide moral et philosophique, encore que ce soit davantage vers le monde romain que vers le monde grec qu'elle se tourne, considérant que « les États-Unis de la fin du XX^e siècle ont plus de points communs avec la Rome impériale qu'avec l'Athènes classique ». Quoique très méfiante à l'égard de l'Europe contemporaine et notamment de ses intellectuels, elle a rêvé, plus jeune, de « faire adopter par les États-Unis puritains les valeurs sexuelles complexes des Européens ». Elle voit un culte à Athéna et à Artémis. Tout ce qui est beau à ses yeux est transfiguré sous sa plume en émanation du monde antique. La bisexualité devient un « grand idéal

PROGRESSISTE FASCINÉE PAR L'ANTIQUITÉ, CAMILLE PAGLIA N'Y VOIT PAS DE CONTRADICTION : « MON PROJET EST UNE SYNTHÈSE D'ARCHAÏSME ET DE FUTURISME »



Camille Paglia est une figure à part dans le paysage du féminisme américain. Ne lui parlez pas de « culture du viol » ou de « harcèlement sexuel », elle vous rira au nez. LECTRICE DE NIETZSCHE, elle proclame que, si « le destin des femmes est de diriger les hommes », elles doivent se réapproprier « les rôles de grande dame, de dragon et de femme fatale ».

païen », et les prostituées « des figures babyloniennes, des exclues païennes ». Elle leur voue une admiration presque mystique et ne les voit en aucun cas comme des victimes, mais au contraire comme des femmes dominantes. Dans un beau texte, elle évoque ainsi sa rencontre furtive avec une prostituée dans les rues de Naples qu'elle avait observée de loin alors qu'elle racolait devant une voiture : « Elle avait l'humour et la vitalité des petits polissons lubriques du Caravage. » Progressiste fascinée par l'Antiquité, elle n'y voit aucune contradiction : « Mon projet, écrit-elle, est une synthèse d'archaïsme et de futurisme. »

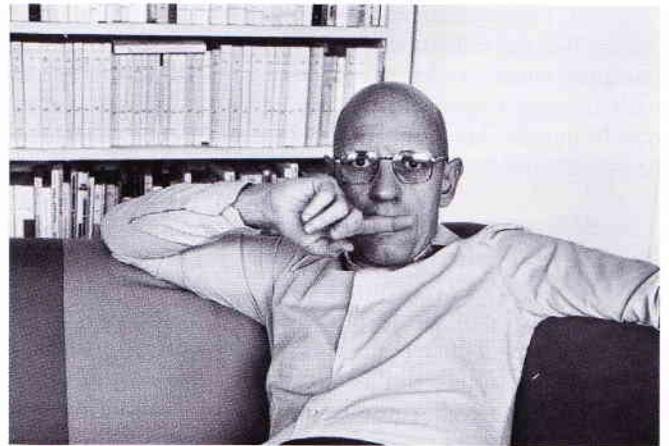
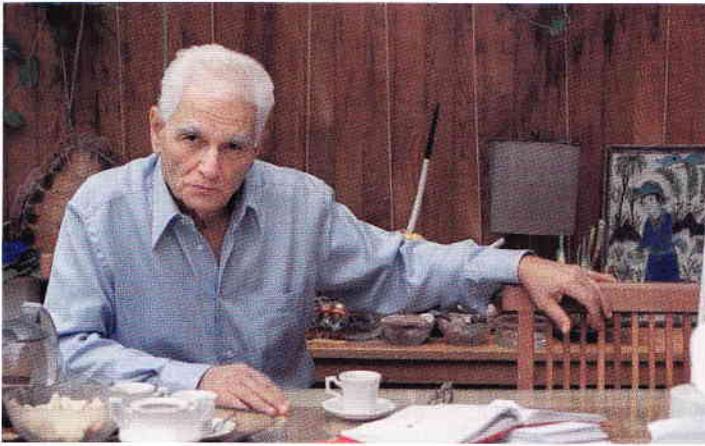
L'amour de la liberté païenne

C'est aussi sous ce prisme-là qu'elle examine la pornographie : « Ce que les féministes dénoncent comme la disponibilité totale et humiliante de la femme dans le

porno est en fait son élévation au rang de grande prêtresse d'un jardin d'Éden païen, où le corps est devenu un arbre fruitier généreux et où la croissance et la récolte se produisent simultanément. La boue, qui pour les chrétiens éclabousse et salit, est considérée par les païens comme un terreau fertile. » Païen encore est son amour de la liberté, et son opposition aux inquisiteurs de tous poils. « Je suis opposée à la censure, écrit-elle, car ce que nous définissons – ce que la tradition définit – comme moralement répréhensible et méritant de disparaître est, en fait, la part de paganisme qui existe dans la culture occidentale et qui n'a jamais pu être annihilée. »

La liberté justement, parlons-en. Philosophiquement, Camille Paglia se définit comme libertarienne de gauche – ce qui suffit à creuser un fossé infranchissable entre elle et ce qu'on appelle aux États-Unis les *liberals*. Le terme est un peu équivoque, car à la lire, elle paraît plus proche d'un certain idéal libertaire tel qu'on le connaît en Europe que de l'idéologie libertarienne américaine. Son libéralisme (ou libertarianisme) s'exprime dans son refus de toute régulation de la vie privée par l'État, ce pourquoi elle s'oppose à la tendance croissante au contractualisme dans le domaine des rapports sexuels (on pense à la fameuse *consent theory*), à l'inflation législative qui l'accompagne, et à l'esprit de pénalisation qui plane dès que deux êtres sont tentés de coucher ensemble. Elle voit dans cette chape de plomb des lois ayant de « mesures de protection infantilistes et antidémocratiques » et craint que « cette surrégulation de la sexualité » ne « confine au totalitarisme ». Pour contrer cette dérive, elle préconise une stricte séparation entre les sphères publique et privée, mais aussi entre l'univers professionnel (qu'elle associe au monde apollinien) et l'univers de la nuit (qu'elle associe au monde dionysiaque).

Cette position l'amène également à défendre la dépénalisation de toute forme d'euthanasie et d'avortement, au nom de l'autonomie de l'individu et de sa primauté sur l'État – ce qui ne l'empêche pas d'être également favorable à la peine de mort. Son opinion sur la question est pourtant tout à fait particulière : contrairement à la plupart des féministes *pro-choice* elle reconnaît crument que l'avortement est un assassinat, et contrairement aux éco-féministes elle assume



Jacques Derrida (1930-2004) et Michel Foucault (1926-1984), deux vaches sacrées fétichisées par les théoriciennes du genre. Pas par Camille Paglia. Verbeux, nocifs, mystificateurs, elle les décrit dans les termes mêmes qui ont inspiré à Cicéron ses célèbres *Catilinaires*. « *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ?* » Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu, enfin, de notre patience ? Jusqu'à quand, Foucault et Derrida, abuseriez-vous de notre patience ?

d'y voir un instrument contre-nature. En bonne païenne, elle reconnaît que « le pouvoir suprême de l'univers appartient à la Nature », mais ajoute aussitôt que « tout ce qui s'est accompli de grand dans l'histoire de l'humanité l'a été contre la nature », et qu'il nous appartient d'en « contrer audacieusement l'implacable fertilité ».

Si l'être humain doit vivre en paix avec la nature, il doit cependant la dompter et la canaliser, comme l'ont fait les tout premiers agriculteurs. « C'est par l'abattage et la récolte – symbolisés par le croissant de la déesse lunaire (qui apparaît comme une lame castratrice dans *les Demoiselles d'Avignon* de Picasso) – que l'homme survient à ses besoins et survit depuis dix mille ans. » Avorter revient à exercer une forme extrême de destruction, mais cette destruction est nécessaire à la fois à la prospérité des peuples et à la souveraineté de la femme. « Les femmes inspirées par l'Aphrodite ouranienne dans leur désir de n'accoucher que d'une progéniture spirituelle devraient voir dans l'avortement une arme d'autodéfense dont leur aurait fait don Arès, le dieu de la Guerre. » Il en va de même pour l'euthanasie, qui relève de la liberté individuelle au même titre que la sexualité : « L'État ne doit disposer d'aucun pouvoir lui permettant de contrôler ou de réglementer les activités solitaires ou consensuelles, comme le suicide ou la sodomie. »

Nostalgique de la contre-culture

Au sein de la communauté homosexuelle américaine, Camille Paglia se situe à l'ar-

rière-garde libertaire, esthète, aventurière et libre-penseuse, par opposition à une partie de la nouvelle garde, chagrine et haineuse, qui vit « dans la haine fanatique et vociférante » et qu'elle qualifie même de « stalinienne ». Au cœur du problème, le politiquement correct qui, « avec ses codes d'expression et sa réglementation puritaine des comportements

POUR PAGLIA, LE FÉMINISME EST DEVENU UN « BAC À LÉGUMES DANS LEQUEL DES BANDES DE PLEUREUSES OPINIÂTRES ENTREPOSENT TOUTES LEURS NÉVROSES POURRISSANTES »

sexuels, n'est qu'une parodie des valeurs progressistes des années soixante ». Sa nostalgie pour la contre-culture la rend intempestive au regard de la jeune génération militante, dont les mécanismes de pensée rappellent davantage la Révolution culturelle chinoise que l'esprit de Woodstock. « Ceux qui mettent en doute l'existence du politiquement correct n'ont jamais vu les redoutables gardes rouges en action, comme moi je les ai vues dans toutes les Universités que j'ai fréquentées. » Il est frappant, pour un lecteur français, de réaliser en lisant Camille Paglia que les crispations que connaissent nos Universités se manifestaient déjà, aux États-Unis, dès les années 1990 ou 2000. « À l'époque où j'ai commencé à me faire

connaître, écrit-elle, si vous aviez le malheur de murmurer la moindre critique contre les *women's studies*, si vous ne faisiez même qu'ouvrir la bouche, c'était le goudron et les plumes pour cause de machisme, d'archaïsme et de néo-conservatisme. »

Parmi les sujets qui ont valu à la bouillonnante intellectuelle une réputation de traîtresse à la cause, il y a la question du viol et de la manière dont les féministes contemporaines l'abordent. Elle proteste contre la notion paranoïaque et très américaine du *date rape*, qui tend à faire de chaque homme (surtout s'il s'agit d'une connaissance, d'un ami ou d'un membre de la famille) un violeur en puissance. Elle s'élève contre l'idée que la criminalisation des abus sexuels serait une conquête du féminisme et de la modernité, et rappelle que l'ensemble des sociétés civilisées à travers l'histoire a toujours condamné ces pratiques, et parfois avec une grande sévérité (« Le viol est une atrocité qu'aucune société civilisée ne peut tolérer », écrit-elle). Mais loin d'angéliser les hommes, elle reconnaît que le mâle porte en lui, anthropologiquement, un penchant à la violence sexuelle, qu'il se doit de réfréner ; mais il importe, pour désamorcer cette grenade si vite dégoupillée, que l'on commence par reconnaître cette réalité biologique, qui est celle de la différence des sexes, plutôt que de faire croire que la tendance au viol n'est qu'une construction sociale qu'une « rééducation » pourrait déconstruire. Or, par leur anti-différentialisme dogmatique, beaucoup de féministes sont dans le déni de cette donnée naturelle. Camille Paglia note en passant que ce tra-

vers est essentiellement propre aux jeunes filles des milieux aisés, qui « n'ont pas conscience qu'elles ont été élevées dans un espace artificiellement pacifié, et que le monde dans son ensemble est beaucoup plus dangereux ».

Se débarrasser du féminisme d'infirmier

Toujours un peu nostalgique d'une époque plus hédoniste et plus libre, elle se souvient de sa vie d'étudiante en 1964, lorsque ses camarades et elles contestaient le règlement et le couvre-feu : « Nous avons dit aux autorités des Universités : "Arrêtez de vous mêler de notre vie sexuelle ! Laissez-nous la liberté de prendre des risques, laissez-nous libres de risquer de nous faire violer. Lâchez-nous enfin !" » À l'heure où le féminisme réclame sans cesse la protection des lois et l'intervention de la police et des juges, ce discours passe mal... D'autant qu'elle ne se gêne pas pour enfoncer le clou : « Débarrassons-nous donc du féminisme d'infirmier, qui accueille comme dans un hôpital psychiatrique des cohortes entières de larmoyantes, d'anorexiques, de boulimiques, de dépressives, de victimes de viol et de survivantes à l'inceste. Le féminisme est devenu une sorte de bac à légumes dans lequel des bandes de pleureuses opiniâtres peuvent indifféremment entreposer toutes leurs névroses pourrissantes. »

Les femmes feraient mieux, selon elle, d'essayer de se conformer à un modèle de femme forte – d'où sa double admiration pour les déesses romaines et les prostituées. C'est au nom de ce modèle, appuyé à la fois sur l'idéal libertaire et sur le refus du statut de victime, qu'elle se trouve être une des rares féministes à avoir attaqué frontalement Catharine MacKinnon, avocate spécialisée dans la lutte pour la criminalisation du viol et de la pornographie. Elle voit en elle une tendance totalitaire et la compare à Carry Nation, une propagandiste des ligues de tempérance du début du XX^e siècle qui attaquait les *saloons* à la hache. Il vaut la peine de lire ce qu'elle écrit à son propos : « Catharine MacKinnon est une WASP [White Anglo-Saxon Protestant] typique qui élabore méticuleusement de vastes et rigides constructions verbeuses en faisant fi de l'organique, du sensuel et du visuel [...] Elle a les sens émoussés et les goûts étriés d'une bureaucrate [...] C'est une sta-

linienne qui croit que l'art doit se mettre au service de fins politiques, et que toutes les voix discordantes sont des ennemis de l'humanité qu'il convient de réduire au silence [...] Elle s'arroge la même autorité que les commissaires politiques de l'Union soviétique. Elle lobotomiserait volontiers tout le village dans le but de le sauver [...] Elle espère pouvoir un jour contempler un monde entièrement contrôlé par l'État où le danger n'existerait plus. Elle croit que les lois et les réglementations seront le remède à tous les maux humains, et qu'elles parviendront à



POUR DÉCRIRE LE « PASSE-TEMPS FAVORI » DES FÉMINISTES, ELLE PROPOSE LE VERBE LOURNIFLER, CONTRACTION DE LARMOYER, SOUPIRER ET RENIFLER

résoudre une bonne fois pour toutes ces ennuyeux problèmes entre les sexes qui existent depuis cinq mille ans. » Et sa complice Andrea Dworkin, théoricienne du féminisme radical avec qui elle a mené les mêmes combats (en s'alliant parfois à l'Église catholique et à la droite la plus conservatrice), n'est pas épargnée non plus. Elle lui reproche d'« enchaîner les rappels faciles à la Shoah dès que tombe un soutien-gorge » et écrit : « Elle se vante publiquement des multiples viols, agressions, sévices, dépressions et traumatismes persistants qu'elle a subis, comme si son incapacité à faire face à la vie devait bien plus être attribuée au patriarcat qu'à elle-même. Elle prétend toujours clamer la vérité, même la plus crue, mais jamais elle ne parle de son problème le plus évident : ses troubles alimentaires. C'est donc une hypocrite. Sa prose outrancière,

geignarde et solipsiste est infantile par son côté braillard et son manque de rigueur. » Donnant le coup de grâce aux deux célèbres activistes, elle conclut : « Tâchons donc de faire savoir à la Chape-lière folle et son loir grassouillet qu'il serait grand temps qu'elles cessent de vouloir toujours organiser les thés des autres. » Touché coulé.

Une insolence réjouissante

L'hystérisation des milieux universitaires américains qu'elle observe depuis plusieurs décennies a désormais contaminé les campus de notre continent, déteignant rapidement sur l'intelligentsia, le discours médiatique et même politique. C'est la raison pour laquelle il faut lire Camille Paglia. Elle nous rappelle que le féminisme n'est pas un bloc, mais que sous cette étiquette protéiforme coexistent des tendances, non seulement très différentes, mais radicalement opposées. En plus d'être une pamphlétaire à la verve fleurie et à l'insolence réjouissante, Camille Paglia est aussi une grandeoureuse des arts et des lettres et a écrit de très belles pages sur la peinture, sur la littérature, sur Sappho chantant l'être aimé « comme le prisme d'une conscience poétique », sur la poésie hippie restituant l'extase amoureuse de la tradition bouddhiste, sur *Alice au pays des merveilles* à l'« opiniâtre féminité révé[ant] la puissance des femmes victoriennes »...

Impossible d'ailleurs de ne pas penser à Lewis Carroll, qu'elle admire tant, lorsqu'elle s'amuse à créer des néologismes dans le goût du célèbre poème « Jabberwocky », et qu'elle propose le verbe *lournifler*, contraction de larmoyer, soupirer et renifler, « passe-temps favori de quelques féministes qui consiste à déplorer avec maints soupirs sifflants et stridents les malheurs de la femme, ou à renifler le fumet de l'oppression patriarcale dans la littérature, l'art et les médias. Le bruissement ainsi créé rappelle à certaines oreilles le froufrou des crinolines victoriennes, à d'autres la trajectoire d'un volant de badminton dans les airs ». Cet humour ravageur étant précisément ce qui manque à ses adversaires, lire une prose féministe aussi pleine de dérision et dénuée d'esprit de sérieux est un vrai régal. ▀

Camille Paglia, *Vamps et Tramps. Une théorie païenne de la sexualité*, Denoël, 608 p., 32 €.

Camille Paglia, *Femmes libres, hommes libres. Sexe, genre, féminisme*, Hermann, 432 p., 23 €.